

Compte-rendu du 23 octobre 2009

« L'art et la vie, l'art dans la ville »

Informations sur l'évènement	
Lieu	Librairie-café Soif de lire
Organisateur / Animateur	François Nowakowski, Corps étranger
Intervenants	Damien Bockenmeyer : artiste, enseignant Simon Borja, socio-politologue François Nowakowski, urbaniste, artiste
Nombre de participants	15

Rédacteur : François Nowakowski

Le présent compte-rendu se propose de faire un état des lieux des nombreuses questions qui ont été posées au cours du « café-culture », en présentant, s'il y a lieu, quelques éléments de réponse présentés au cours des échanges. Il faut préciser en préambule qu'une quinzaine de personnes ont participé activement aux échanges. Ces personnes avaient, semble-t-il, toutes quelque chose à voir avec les questions posées, étant soit architectes, soit artistes, soit responsables de lieux culturels ou d'associations culturelles, soit urbanistes.

Pourquoi, comment, dans quelle mesure l'art dérange le quotidien ?

L'art peut modifier le regard que l'on porte sur des lieux : changer le regard que l'on a sur eux. Ainsi, en intervenant dans un centre-ville, l'un des responsables d'association évoque l'idée que prendre un peu de place à la sphère marchande doit permettre de modifier, grâce à l'art, notre rapport à la ville, aux autres dans la ville.

Mais cette « envie » peut se heurter à des normes, règles, qui ne permettent pas d'intervenir dans l'espace public. Parfois même, les autorités municipales refusent d'autoriser certaines manifestations artistiques dans l'espace public au risque peut-être de nuire à certaines activités économiques, par exemple le tourisme. On s'interroge dès lors sur les règles qui affectent toute manifestation artistique qui se voudrait spontanée.

A quelles normes se heurte l'artiste qui intervient dans l'espace public, à quelles incompréhensions ?

On se rend compte que la ville est « gérée » par différents agents, qui s'occupent des villes en se posant des questions différentes : ainsi le policier, l'urbaniste ou l'artiste peuvent s'intéresser aux villes, mais avec des exigences, règles, domaines d'actions différents qui parfois se heurtent à une incompréhension mutuelle.

A travers la revendication de sa liberté, et de sa liberté à transgresser les règles, l'artiste n'a-t-il pas inventé une nouvelle norme ? A qui peuvent profiter les interventions artistiques dans la ville ?

A travers plusieurs exemples, il est évoqué le paradoxe de certaines manifestations artistiques : revendiquant d'une part le rôle émancipateur, libérateur de l'art, et agissant d'autre part comme des « avant-garde » de la transformation sociale de certains quartiers. Ainsi, en s'installant dans des quartiers « déshérités » (ou « sensibles », ou « pauvres »), les artistes engagent un mouvement de gentrification qu'ils n'ont probablement pas du tout intégré dans leurs interventions. Ce mouvement de gentrification est parfois souhaité par ceux qui font appel aux artistes : collectivités locales ou investisseurs. L'artiste est alors rendu complice d'une démarche, en agissant comme un cheval de Troie. Il est aussi évoqué

certaines expériences ou l'art et la culture sont sciemment utilisés pour faire passer dans changements qui ne sont pas souhaités par les populations concernées.

Mais comment intervenir dans les quartiers dits « sensibles » (débat autour du terme) ? Quel impact peut avoir l'art sur la vie des habitants des quartiers populaires ?

Plusieurs personnes évoquent leurs expériences, qui ont eu pour rôle, tant de changer le regard que l'ensemble des habitants de la ville pouvait porter sur certains quartiers, que de faire émerger certaines formes artistiques spécifiques à « ces » quartiers. Ces actions sont destinées tant aux habitants des-dits quartiers qu'aux autres habitants de la ville, car la stigmatisation d'un quartier est très souvent liée au regard que portent sur lui des habitants qui ne le connaissent pas. Plus que toute transformation urbaine (de l'espace physique, routes, bâtiments, etc), ces actions sur le « vécu » et les « mentalités » doivent s'inscrire dans des temporalités longues. Mais l'on s'interroge dès lors sur la continuité d'une action artistique dans la longue durée, en dépassant les échéances fixées au préalable par les grands plans comme le GPV ou la Rénovation Urbaine (des actions artistiques dont le calendrier est déterminé par le temps de la transformation de l'espace bâti). Comment dépasser ces cadres et inscrire une action artistique dans la longue durée ? Pourquoi ces actions artistiques se limitent-elles à des durées pré-déterminées, exceptionnels, sans pouvoir s'inscrire dans la « normalité » du quotidien du quartier ?

On s'interroge aussi ici sur le pouvoir, apaisant en diront les soutiens, assoupissant en diraient ses détracteurs, dans des lieux ou des situations de conflits, social ou local. Mais cette difficulté de positionnement de l'artiste ne doit pas l'empêcher d'agir, tout en ayant une conscience aigüe de cette difficulté, et du risque d'être « récupéré ».

Se pose à nouveau la question de l'art engagé, de l'engagement de l'art dans la ville. L'action de l'artiste est-elle désespérée ?

Une distinction, entre des formes d'art qui fonctionnerait comme une « pensée identifiante », un art de communication, présentant de belles images et un art qui pose des questions, qui interroge le réel et le quotidien est faite. Cette deuxième posture semble plutôt s'inscrire dans un retrait de l'action, de la part des artistes, pour mieux interroger le réel. L'exemple de carnaval, comme forme de transgression acceptée, est présenté, appuyant l'idée que la transgression « autorisée » peut avoir aussi un rôle salvateur dans des sociétés normées.